

La traversée du silence

White noise. Yolaine Destremau, PG Pascal Galodé Éditeurs, 2010

D. Raymond

© Springer-Verlag France 2010

À moins d'être purement autobiographique, un récit littéraire suppose toujours une sorte de projection dans une subjectivité étrangère ou fictive. Le roman de Yolaine Destremau accepte cette gageure par un acte d'empathie pour une conscience en principe inaccessible ce qui provoque immédiatement chez le lecteur un sentiment d'étrangeté. Le protagoniste du roman est un jeune autiste, tapi dans l'espace familial, qui décrit l'espace qui l'entoure. L'écriture de Yolaine Destremau montre d'emblée deux orientations, deux qualités : elle réalise de manière exemplaire, c'est-à-dire par sa force narrative, la remarque de Freud qui voulait que l'écrivain anticipe et pénètre dans la vie psychique avec souvent plus de perspicacité et de profondeur que ne peut le faire la science. Comme le dit le créateur de la psychanalyse, « L'écrivain et l'artiste ont toujours précédé l'homme de science dans la connaissance de l'âme humaine. » L'autre qualité de l'auteur consiste dans ce qu'on pourrait nommer l'intelligence du malheur. Qualité trop rare pour être seulement le fruit de la sensibilité ou de la compassion. Dans la construction de ce roman centré sur un être coupé de tout, du langage, des autres et de lui-même, l'auteur suggère justement que la sensibilité à une situation si complexe exige beaucoup d'intelligence. Pour une mère qui entre dans la chambre de l'enfant autiste, cela veut dire passer d'un monde à un autre, déchiffrer avec patience un silence, comprendre le sens des objets déplacés dans la chambre. L'intelligence de tous ces signes imperceptibles, mais saisissants, n'est que l'espoir que l'enfant va sortir de son mutisme, qu'il va enfin trouver les mots pour traduire sa relation aux autres. « Longtemps mes parents ont pensé que j'irais mieux, que j'apprendrais à parler, à marcher, comme les autres, avec un peu de retard certes, mais ils ne s'attendaient pas à ça, à ce que je devienne ce que je suis aujourd'hui. Ils ont longtemps cru au pouvoir de leur amour, qu'ils

parviendraient à me guérir. » La douleur de cette déception, si pesante, le jeune homme a appris avec les années à la lire dans les yeux des autres et à la faire sienne : il croit peu à peu qu'il est la cause de ce qu'il est. Ce qui apparaît proprement insupportable. L'auteur décrit en termes extrêmement réalistes une situation qui n'est pas sans rappeler le monde oppressant de la *Métamorphose de Kafka* : Grégoire Samsa se perçoit de plus en plus monstrueux, d'abord par les yeux des autres avant de se découvrir tel qu'il est. Le récit de Kafka est d'abord une parabole pour nous rappeler que la solitude et le monstrueux sont inscrits en permanence dans l'homme. Yolaine Destremau ne peut accepter ce pessimisme massif. Elle veut s'approcher concrètement, de manière résolument psychologique, de Pablo, le jeune autiste, de ce visage, de ces yeux si présents et si absents, de cette bouche sans voix. Elle s'identifie à la mère. À première vue, on ne comprend pas comment une démarche littéraire, reposant surtout sur l'intuition de l'autre dans sa singularité, peut aboutir à quoi que soit. D'autant que les travaux contemporains sur cette déficience psychique et neurologique ont pris désormais une ampleur colossale, sans que les résultats soient toujours concluants. La multiplicité des approches, neurologiques, psychiatriques, psychanalytiques constitue naturellement un enrichissement, un effort de compréhension du phénomène qui est loin de permettre la moindre définition satisfaisante. L'auteur aperçoit bien le redoutable entrelacs que forme la relation entre la pensée et le langage tel qu'il s'actualise dans la prise de parole. C'est sur ce point, le plus décisif et le plus difficile, que l'art du romancier et la recherche scientifique peuvent s'éclairer réciproquement par les analogies qui les rapprochent. Bien que privé de moyen d'élocution normale, Pablo s'interroge néanmoins sur le pouvoir des mots, non ceux qui sont proférés, mais ceux-là mêmes qu'il est incapable d'articuler : « Parfois je me demande, si je me mettais à bavarder tout d'un coup, à avoir des opinions sur tout, serai-je content ? Les mots provoquent beaucoup de dégâts aussi, j'entends les chagrins et les pleurs derrière les

D. Raymond (✉)
Université Paris VIII
E-mail : raymond Didier@hotmail.fr

cloisons, je détecte la tristesse et la solitude des autres, et souvent la parole est responsable de tout cela. » Comme beaucoup d'autistes, Pablo pense par associations d'images, en tissant avec une infinie patience une sorte de trame de signes, de sensations et de représentations qui forme sa vie intérieure. Et c'est à travers ce filtre qu'il accède à la réalité. C'est ainsi qu'un dimanche, lors d'une promenade avec sa mère, il se heurte à un objet inhabituel : « C'est hier, dimanche, que j'ai trouvé le portable sous la bruyère. À côté de la femme qui dormait pieds nus. Depuis des années que je parcours inlassablement cette forêt, des années où il ne se passe jamais rien. Jusqu'hier, dimanche. » Éloigné de sa mère qui n'a rien vu de la scène durant la promenade, Pablo voit bien que la robe de la jeune femme est déchirée, que les pieds sont froids, mais il pense qu'elle dort. Il lui caresse les cheveux. Il ne peut s'empêcher de mettre le portable dans sa poche et pose un bandana sur la femme en signe d'affection. Il rejoint ensuite sa mère avec laquelle il parcourt cette forêt qu'il adore. Le monde de Pablo est en un sens hors du temps, il vit dans une chaîne d'événements qui ne sont coordonnés par aucune causalité, aucun lien. Reste que le portable qu'il détient désormais va devenir le catalyseur du récit. Mais de quel récit ? Celui qu'élaborent sur sa personne les inspecteurs de police, celui qu'invente plus ou moins sa mère pour lever les soupçons qui pèsent sur son enfant ? Le fait est que le jeune homme fait figure de suspect dans ce drame qu'il ne comprend pas. La mère veut se substituer à son enfant en parlant à sa place, mais occupant en quelque sorte son corps et sa capacité d'élocution. Aux péripéties de l'enquête se double une histoire d'amour que l'auteur maîtrise avec beaucoup de finesse et d'intelligence. C'est que Yolaine Destremau s'est confrontée à un obstacle, habilement choisi et subtilement traité : composer une intrigue romanesque qui ne pénètre pas dans les labyrinthes d'une névrose ou dans un délire onirique, mais dans le grand silence d'un autiste. Il est clair en effet que les névroses se prêtent au récit littéraire, parce qu'elles se définissent elles-mêmes

comme des histoires qui s'enchevêtrent, au prix souvent d'une issue tragique. La névrose est littéraire parce qu'elle trouve sa vérité dans son propre déroulement temporel et dans son récit. Toute névrose est liée à un récit possible ; l'autisme est foncièrement un récit impossible puisqu'il est privé de parole. L'autisme n'est évidemment pas hors du temps, hors de toute histoire, mais il se manifeste dans une immobilité insolite. La personnalité de l'autiste s'oppose souvent à tout changement, répétant les formes d'une identité se définissant comme une sorte de « je suis ce que je suis ». Et c'est tout. Or, ni la mère ni la narratrice ne peuvent se résoudre à accepter cet état de fixité, cette déficience psychique qui se résume à une absence de sens, à une marque d'inhumanité du destin. Pour Pablo, l'affairement des autres autour de lui, les policiers fébriles, la mère s'engageant dans des stratégies compliquées et à la limite du vraisemblable, tout lui apparaît chaotique et n'obéissant qu'au hasard. Le texte se concentre de plus en plus sur ces tensions entre les acteurs du monde social, enquêteurs et témoins et parents voués à un double langage pour truquer les apparences. D'où le désarroi de Pablo qui est véritablement soulevé par l'angoisse, associant comme il le peut les images et les hétérogènes du réel, sans que sa pensée parvienne à s'articuler. Tout se passe comme si la mère devait prendre en charge le flux incohérent et violent des sentiments. L'auteur a su rendre insoutenable par moments cette passivité d'une conscience qui n'existe plus « en fonction » des attitudes des autres, aimantes ou hostiles, proches ou lointaines, à mesure que l'intrigue policière prend une ultime intensité. La démarche du récit peut paraître implacable, presque trop dure. Surtout, l'énigme du « silence blanc » se noue avec une autre énigme, tout aussi poignante, qui n'est rien d'autre que l'espèce d'incompréhension radicale qui caractérise les relations entre les êtres, même lorsque l'amour tente d'intervenir. Menée de main de maître, la leçon se révèle accablante et sans consolation possible. C'est une manière de nous combler, littérairement du moins.